

— On lit dans le *Messenger de la Manche* :

« Un événement déplorable, qui a causé une vive émotion, a eu lieu le 31 décembre à Mortain. Deux familles des plus honorables et haut placées dans la société habitant cette ville, viennent d'être plongées d'un seul coup dans le deuil et la désolation. »

« Voici les renseignements que nous recevons au sujet de cette malheureuse affaire : »

« Depuis la mort de sa fille unique, on avait remarqué chez M. X... un grand changement dans toute sa personne; son caractère était devenu tout d'un coup acariâtre, sombre et violent; souvent son épouse avait à supporter ses emportements et même des voies de fait. »

« Lundi dernier, vers deux heures du soir, après une vive altercation entre les deux époux, M. X... se livra à des mauvais traitements envers sa femme. Cette malheureuse se précipita vers la porte de la rue en appelant à son secours son frère, dont l'habitation est toute voisine. »

« Aux cris de sa sœur, M. Z... se porte rapidement à son secours. En quittant la maison de son père, il s'arma de deux couteaux, l'un de table et l'autre à découper; il entra dans le logement de son beau-frère et lui porta trois coups de couteau dans l'abdomen, deux au-dessous des fausses côtes, et le troisième au-dessus de l'aîne gauche. M. X... s'affaissa sur lui-même: il était frappé mortellement. »

« M. Z... se rendit aussitôt à la maison d'arrêt, où il se constitua prisonnier, en disant au gardien: « Je viens de tuer mon beau-frère. » Un mandat de dépôt a été décerné contre lui. »

« On trouva auprès du cadavre, dans la cuisine, la cravache avec laquelle M. X... avait frappé son épouse. »

« M. Z... a déclaré avoir reçu de son beau-frère, au moment où il entra, un violent coup de cravache sur la figure; il porte en effet des traces du coup sur la partie indiquée. »

— Un entrepreneur gantois vient d'accomplir à Audenarde une des plus belles opérations que l'on ait faites en ce genre. Il s'agissait de jeter sur l'Escaut un pont de 83,000 kilogrammes sans que la navigation fût interrompue, c'est-à-dire sans échafaudage et le plus promptement possible. Ce problème a été résolu. Le pont, qui a 55 mètres de long, 9 de large et 6 de hauteur, a été assemblé sur une rive. Le matin, rien ne se voyait sur le fleuve: à midi le pont était jeté.

— On mande de Francfort que, par suite des neiges considérables, tous les courriers sont en retard de vingt-quatre heures au moins.

Le 3 janvier, il a fait dans cette ville 14 degrés de froid. Tous les journaux allemands se plaignent des retards des courriers et de la désorganisation des communications par la neige qui est tombée en masse partout.

— La *Gazette de Vienne* du 3 janvier, rapporte que la malle-poste de Trieste à Fiume a été attaquée dans la nuit du 1^{er} janvier par une bande d'environ 20 brigands, armés de fusils, de pioches et de triques, qui enlevèrent les lettres et environ 7,000 florins. Il ne se trouvait pas de voyageurs dans la voiture et le conducteur revint seul à Trieste. La même bande a dévalisé, dans la même nuit, la diligence de Trieste à Fiume dans laquelle se trouvait un voyageur.

SCÈNE DU JEUNE AGE, PAR M. AMÉDÉE DOUAY.

LE BON FILS.

Les écrivains qui aiment à peindre la lutte des passions, excellent dans les deux genres littéraires où se reflète avec le plus de vérité la vie humaine: dans le roman et dans le drame. Que retracent en effet ces deux enfants gâtés des lettres contemporaines, sinon la guerre perpétuelle des passions contre la raison? Et la vie, est-elle autre chose que l'éternel combat de cette raison qui, seule écoutée, ferait de nous des anges, contre ces passions qui, seules obéies, nous ravalaient au rang de la bête? L'homme, par son âme, sanctuaire de la raison, tient de l'ange; par son corps, source des passions, il ressemble à la brute, et on le définit en disant qu'il est un animal raisonnable et passionné. C'est en expérimentant cette vérité que nos romanciers et nos dramaturges ont atteint l'apogée de leur gloire éphémère.

Mais c'est pour avoir oublié que la littérature, cette noble éducatrice de l'esprit et du cœur, doit exalter en nous la nature angélique, c'est pour avoir surexcité au contraire l'instinct animal que le goût public, qu'ils ont corrompu et blasé, enfin les juges, les méprise et les abandonne.

Où tendent ces préliminaires qui moi-même m'impatientent? Suis-je atteint de la manie des critiques qui préudent à de laconiques appréciations par d'inutiles prolegomènes ou leur ennuyeuse personnalité s'étale à plaisir? J'espère que non. J'explique ainsi pourquoi M. Amédée Douay, en écrivant les *Scènes du jeune âge*, a répudié toute personnalité avec le roman contemporain. Il n'aurait pourtant tenu qu'à lui de s'y faire une renommée égale aux plus brillantes, car il possède éminemment toutes les qualités nécessaires à l'écrivain qui veut peindre la vie humaine. Ses œuvres dramatiques, comme son premier livre, prouvent en lui une grande finesse d'observation, une imagination féconde; un style exact et vif auquel la conviction de l'esprit communique sa force et l'émotion de l'âme sa chaleureuse éloquence, anime toutes ses créations et les rend intéressantes. Mais il lui aurait fallu, en suivant les traces de ses devanciers, se

faire l'avocat des passions, le peintre des voluptés, et abandonner le culte des principes éternels de vertu et de vérité. Ce n'était pas le rôle qu'il pouvait accepter. Toute spéculation sur l'immoralité publique répugnait trop à l'honnêteté de son jeune talent. Mais à l'heure où il se résignait au silence, une voix respectée s'éleva pour lui indiquer une route nouvelle. Il sut alors où trouver des âmes pures qu'un sentiment délicat peut encore émouvoir, qu'une naïve admiration peut encore réjouir, et il se dit: « Je m'adresserai à ce peuple d'adolescents dispersés au foyer des familles et dont, ministre de la royauté paternelle, je rassemble et gouverne en classe une jeune tribu. Mon sommeil ne sera troublé ni par les applaudissements des sots, ni par les sifflets des envieux, ni par les reproches des sages. Mais un enfant me lira les larmes aux yeux, une mère me sourira, et je serai payé de mes veilles laborieuses par la grave approbation d'un père, donnée, sans arrière-pensée, dans une cordiale poignée de main. »

C'est ainsi que M. A. Douay a été amené à veuer à l'éducation de l'adolescence un beau talent de romancier que l'indépendance et la dignité de son caractère lui interdisaient de consacrer aux plaisirs exigeants et souvent déshonorés de la multitude. Et vraiment, son choix a été habile. Il a ouvert à d'autres une carrière où rien n'est à glaner, mais tout à cueillir. En y entrant le premier, et avec honneur, il fait éclater autour de lui des applaudissements qui ne l'eussent certes pas accompagné dans l'ornière des vieux romans.

Le *Bon Fils* est l'aîné des ouvrages que M. A. Douay se propose de publier successivement et de réunir sous le titre de *Scènes du jeune âge*, et qui tous cacheront sous ce titre modeste un enseignement élevé. Voici de ce livre une rapide analyse qui, bien que sans couleur et sans grâce, le fera distinguer des fades historiettes jetées en pâture, faute de mieux, aux jeunes imaginations, à l'époque des deux grandes fêtes de l'enfance, le jour de l'an et le jour des prix.

Deux systèmes d'éducation y sont mis en contraste et en lutte. Chacun d'eux est représenté, dans son principe par un père, dans ses effets par un enfant. Le comte de Sombrey a été, pour l'unique héritier de son blason et de ses trésors, tendre jusqu'à la faiblesse, et s'est vu obligé un jour d'appeler à son aide, contre une nature gâtée et rebelle, la fermeté d'un sage précepteur. Simon, son fermier, a un garçonnet de treize ans qui est le modèle des fils. Les desirs du comte et la condescendance de son métayer amènent au château le petit paysan, et alors commence entre lui et son noble condisciple, sous les yeux du précepteur qui l'encourage ou la modère, une lutte féconde en gracieux détails, en sages leçons: la lutte du bon cœur contre la mauvaise tête. Elle se termine par un triomphe facile à prévoir. L'erreur blasonnée rend les armes à la sagesse en sabots. M. de Sombrey serre avec effusion la rude main de son fermier et semble tout prêt à lui dire: « C'est vous, mon brave, qui aviez raison. Vous élevez mieux vos enfants dans vos humbles demeures que nous n'élevons les nôtres dans nos somptueux foyers. » Simon, avec son gros bon sens, lui eût répondu: « Dam! M. le comte, vous leur avez amassé une brillante fortune et ne leur enseignez guère qu'à en jouir. Nous leur apprenons à gagner l'aisance qu'ils n'ont pas reçue de leurs pères et qu'ils auront encore bien du mal à transmettre à leurs propres fils. »

L'enseignement de ce livre est pour les parents; le plaisir pour les enfants; le style, qui donne l'un et l'autre, est pour tous; car jeunes et vieux, il charmera tous les lecteurs. Je croirais volontiers que, par les grâces qu'il y a déployées, l'auteur a voulu se donner le plaisir d'attirer à un roman destiné à l'adolescence, à la gravité même de l'âge mûr et de surprendre aussi, penchés sur son livre, les cheveux blancs à côté des têtes blondes.

Faut-il entrer maintenant dans plus de détails, au risque d'occuper toutes les colonnes de ce journal? J'aime mieux m'arrêter brusquement, dussé-je encourir une sévère justice. On me reprochera d'avoir enlevé à cet article ses propositions. *Desinit in piscem*. Eh bien! tant mieux. Jamais coupable ne sera plus loué d'avoir eu tort. Qui ne me félicitera d'être incomplet, si je le suis pour donner place à un fragment du *Bon Fils*? En vérité, j'ai regret d'avoir retardé si longtemps le plaisir des lecteurs; j'ai honte surtout d'avoir accablé ma maigre prose au gracieux tableau que voici :

LÉON BERNARDINI.

UN DINER A LA FERME.

Un jeune auteur, qu'une maladie cruelle a récemment enlevé à ses amis et sans doute à l'immortalité, Eugène Mordret, dépeint quelque part, dans ses pages toutes rayonnantes de fraîcheur et de poésie :

Ce parfum des bons cœurs qu'on nomme la gaieté.

Comme c'est bien cela en effet! Voyez plutôt aujourd'hui, dimanche, dans la salle à manger de la ferme, François Simon, sa femme, Luc et le maître d'école. Quel appétit! et au dessert, quelle franche animation sur les visages! Pas l'ombre d'un nuage, pas l'apparence de la contrainte, malgré le respect instinctif des distances, entre ces quatre convives réunissant, à leur insu, les plus nobles, les plus intéressantes personnifications du monde intellectuel et mo-

ral; La maternité! c'est-à-dire les dévouements ineffables, les mystérieux sacrifices. L'enfance! avec sa fleur angélique et ses aspirations vers l'avenir. Puis le travail! représenté par François Simon, le travail de la terre, le plus noble, le plus honoré, celui qui donne à la patrie des nourriciers et des défenseurs. Enfin, sous une enveloppe rustique et modeste, l'intelligence et le savoir humblement voués à l'instruction des villageois!

Le doux et bon magister ne pouvait se détacher de son ancien élève, le questionnant, le consultant sur mille sujets à la fois.

« N'oubliez pas, disait-il d'un ton paternel, n'oubliez jamais, Luc, que l'étude en fait plus que l'imagination. Quand l'heure sera venue de prendre un état, le choix vous sera aisé, si vous avez acquis un fond suffisant. Il est aussi bien nécessaire de consulter ses goûts et ses dispositions particulières. Vers quoi vous sentez-vous porté? »

« Je ne suis pas sûr encore, » répondit l'enfant; « mes parents arrangeront cela. »

« Moi, » fit la mère, « je me figure notre garçon avec un bel habit noir, une cravache blanche, écrivant dans un bureau portefeuille relié en ah! oui, c'est cela! un homme d'affaires! » s'écria François Simon peu enchanté de ce rêve maternel. « Moi, je m'imagine tout simplement maître Luc, ainsi que le suppose M. de Sombrey, au milieu d'une grande exploitation, étudiant les terrains, desséchant les marais et faisant des inventions de machines pour l'agriculture; en un mot comme en dix, dans la même partie, pareillement à son père, mais avec un grade de plus, comme l'exprime encore M. le comte. A ton tour, garçon, explique-toi! »

L'enfant ne savait de quelle manière s'y prendre.

« Ne craignez rien, » assura le maître d'école, « parlez à cœur ouvert. »

Madame Simon, la tête un peu inclinée, le sourire aux lèvres, et les yeux curieusement rêveurs, attendait impatiemment ce que Luc allait dire.

« D'abord, Monsieur, » fit-il en s'adressant à l'instituteur, « je ferai ce que ma famille décidera, car je ne me sens pas attiré vers autre chose, excepté... »

« Ah! excepté quoi?... » demanda-t-on en chœur.

« Quand M. Montaigne nous parle, en classe ou dans la récréation, sur n'importe quel sujet, il semble que cela réchauffe de même qu'un plus fort du soleil; cela fait aussi quelquefois l'effet d'une grande lumière. ou bien vous sentez du miel qui coule en vous-même. Oh! si je pouvais mieux vous le figurer!... mais, sûrement, la plus belle chose du monde, c'est la parole. »

« Et puis... » dit François Simon, visiblement contrarié.

Le petit paysan mis en demeure de continuer et redoutant le déplaisir paternel, consulta du regard sa mère et le magister; et comme leur assentiment se traduisait par un geste amical et encourageant, il se hasarda avec timidité.

« Eh! bien, vrai, si je n'étais pas agriculteur, je voudrais être n'importe quoi où il faut parler. »

« Et si tu avais le choix? » insista la mère.

« Si j'avais le choix?... dam! non: décidément, je vous prierais de m'indiquer la route où je devrais entrer. »

« Ah! » exclama le fermier, « voilà ce que j'espérais: pas d'imagination et de la douceur. Avec cela, vois-tu, garçon, jamais la brouille de mêle entre eux les parents et les fils. Je ne t'en dis pas davantage, et je m'y connais. »

« Oui, mon enfant, » ajouta le maître d'école, « votre famille est un arbitre désintéressé et clairvoyant. Vous ne perdrez pas pour vous en relirretoyant à sa décision... Mais ne sonnez-t-on pas déjà pour le Salut? »

« En effet, » répondit madame Simon, « c'est le premier coup. » AMÉDÉE DOUAY. (Industriel alsacien).

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Ancien réseau.

Produits de la dernière semaine de 1866, comprenant les recettes jusqu'au 31 décembre.

Nombre de voyageurs, 437,161.

Produit des voyageurs, 313,748 90

Bagages, marchandises, etc. 1,024,542 36

Produit total, 1,338,291 26

Semaine correspondante de 1859.

Nombre de voyageurs, 409,260.

Produit des voyageurs, 300,870 54

Bagages, marchandises, etc. 1,023,407 97

Produit total, 1,324,278 51

Différence en plus pour 1860, 13,022 75

Soit: 1 05 %.

Produit par kilomètre.

1860 — 964 kilomètres exploités, 1,388 23

1859 — 964 idem, 1,374 35

Différence en plus pour 1860, 13 88

Soit: 1 05 %.

Produit total du 1^{er} (1860), 60,555,746 76

janvier au 31 décemb. (1859), 57,845,901 18

Différence en plus pour 1860, 2,709,845 58

Soit: 4 68 %.

Nouveau réseau.

SECTIONS DE PARIS A SEVRAN ET D'OSTRICOURT A LENS.

Produits de la dernière semaine de 1860, comprenant les recettes jusqu'au 31 décembre.

Nombre de voyageurs, 1,963.

Produit des voyageurs, 1,671 15

Bagages, marchandises, etc. 4,803 13

Produit total, 6,474 28

Produit par kilomètre.

31 kilomètres exploités, 208 83

Produit total du 4 juin au 31 décembre 1860, 84,014 57

ANNONCES

Demande d'emploi.

Un jeune homme très au courant de la tenue des livres, demande un emploi de COMPTABLE dans une filature ou chez un fabricant de cette ville.

S'adresser au concierge du Cercle du Commerce, Grand'Place, Roubaix. (2236)

Demande d'emploi.

Un jeune homme de bonne famille, parfaitement instruit, connaissant les montages, rentrages, et généralement tout ce qui a rapport au tissage, demande à être employé dans un ouvroir. Il se contenterait d'abord de modiques appointements. Réponse cachetée au bureau de ce journal, sous les lettres V. C.

Concierge.

Un homme marié, sans enfants, ayant des antécédents honorables, sachant écrire et connaissant la ville, désire se placer concierge dans un établissement industriel de Roubaix ou de Tourcoing.

Sa femme pourrait s'occuper de la besogne d'un bureau de filature et se chargerait, au besoin, de l'entretien de la maison. S'adresser au bureau de ce journal.

Cuisinière.

Une cuisinière connaissant parfaitement son service, et munie de bons certificats, désire se placer en ville.

S'adresser rue du Pays, 33. 2305

Demande d'emploi.

Un JEUNE HOMME, connaissant parfaitement la besogne d'un ouvrier, désire trouver un emploi en ville.

Réponse au bureau de ce journal sous le numéro 2172 bis.

Demande d'emploi.

Un jeune homme au courant de la comptabilité, désire se placer dans une maison de commerce.

Il est déjà employé en ville. S'adresser chez M. Leruste, rue St.-Maurice, à Roubaix. 2290

Demande d'emploi.

Un jeune homme, sous-officier dans l'armée belge, désire trouver un emploi de comptable dans une maison de commerce de Roubaix. Il se contenterait de modiques appointements. S'adresser au bureau de ce journal.

Demande d'emploi.

Un jeune homme de 15 ans, sachant parfaitement l'orthographe et connaissant bien le calcul, demande à se placer dans une maison de commerce de Roubaix.

S'adresser 8, rue Latine. 2281

On demande

UN EMPLOYÉ connaissant parfaitement la fabrication des articles Jacquart et à la marche. S'adresser rue du Grand-Chemin, 24. (2269)

On demande

Rue du Grand-Chemin, n° 20, une FILLE bien au courant d'un ouvroir et sachant servir les ouvriers. 2279

Commanditaire.

Un fabriquant parfaitement au courant de tous les genres de tissus, voulant augmenter son commerce, désire trouver un commanditaire. S'adresser par réponse cachetée au bureau de ce journal. 2249

Demande d'emploi.

UN CONTRE-MAITRE DE TISSAGE, connaissant le JACQUART et la MARCHE, ainsi que le JACQUART MARCHANT A LA VAPEUR et pouvant diriger la fabrication de tous les genres de tissus, désire se placer dans une maison de cette ville.

Bons renseignements. Réponse au bureau de ce journal, sous les initiales R. X. 2311

Tissage mécanique.

On demande un CONTRE-MAITRE connaissant parfaitement les métiers à deux et à six boîtes. S'adresser à M. Richard Desrousseaux, Grand Chemin, 86, à Roubaix. 2292